

TEXTES A TRADUIRE EN ITALIEN POUR L'ÉPREUVE ORALE DU 24.06.2015

Les étudiants choisiront, parmi les textes suivants, les textes qu'ils présenteront, traduits en italien, au premier appel d'examen et à envoyer au professeur le 22 juin 2015 (si possible). À l'oral, on leur demandera de commenter, en motivant leurs choix (et notamment, les transpositions opérées).

Les textes pouvant être de tailles différentes, les étudiants feront leurs choix de manière à avoir au moins un texte informatif/argumentatif et un texte littéraire, en cherchant à varier le degré de difficulté (indiqué entre parenthèses). Aussi, en considération du fait que, pour cet appel, les étudiants ne disposent que d'une petite semaine, ils pourront se limiter à deux des extraits proposés ci-dessous, comptant cependant une moyenne d'au moins 1200 signes par texte (espaces exclus) pour un total d'au moins 2400 signes. Libres, bien sûr, de présenter plus de textes/signes, s'ils le désirent.

Le nombre de signes à prendre en considération est celui des textes dans la langue de départ.

En ce qui concerne les textes dont il existe une traduction italienne, les sources ne seront révélées qu'à la fin de l'épreuve orale.

N.B. : Les textes informatifs/argumentatifs peuvent avoir été remaniés (simplifiés) pour les exigences de l'épreuve.

Textes informatifs/argumentatifs

Texte n.1 (niveau de difficulté : facile)

A 102 ans, elle obtient le doctorat que les nazis lui refusaient

Le Monde.fr avec AFP | 09.06.2015 à 18h18

À 102 ans, Ingeborg Syllm-Rapoport a officiellement reçu, mardi 9 juin, son doctorat.

Le 15 mai dernier, elle avait enfin pu passer avec succès cet oral devant un jury de trois professeurs venus spécialement de Hambourg pour se rendre dans son appartement berlinois. « *Après environ 80 ans, nous sommes enfin parvenus (...) à rétablir un petit peu de justice, cela nous remplit de satisfaction* », a déclaré le président du conseil d'administration du centre médical universitaire d'Hambourg-Eppendorf, pendant la cérémonie de remise de diplôme.

Née en 1912, M^{me} Syllm-Rapoport avait étudié la médecine à Hambourg avant de travailler en tant que médecin-assistant à l'Hôpital israélite de la ville en 1937 et 1938, période au cours de laquelle elle rédigea sa thèse de doctorat consacrée à la diphtérie. Mais elle ne put jamais la soutenir car les autorités universitaires national-socialistes, « *en application des lois raciales en vigueur* », l'en empêchèrent, a expliqué la clinique universitaire.

Elle décide donc d'émigrer aux Etats-Unis en 1938. Elle deviendra pédiatre et y rencontrera son mari avec qui elle aura quatre enfants. Or, en 1952 le sénateur républicain Joseph MacCarthy entretient un climat de « *chasse aux sorcières* » contre tout sympathisant éventuel du bloc soviétique. Cette communiste convaincue revient donc en Allemagne avec son mari, à Berlin-est.

En 1969, M^{me} Syllm-Rapoport y fonde, au sein de l'hôpital berlinois de la Charité, la première chaire de néonatalogie en Allemagne. Aujourd'hui, elle vit toujours dans son appartement de l'ex-Berlin Est, dans un quartier jadis réservé aux artistes et aux intellectuels.

Environ 1400 signes

Source : http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/06/09/a-102-ans-elle-obtient-le-doctorat-que-les-nazis-lui-refusaient_4650614_3214.html?IdTis=XTC-FUFQ-AVNMQ-DD-7LG0L-JQZY

Texte n.2 (niveau de difficulté : moyen-difficile)

Si un homme attribue tout ou partie des malheurs du pays et de ses propres malheurs à la présence d'éléments juifs dans la communauté, s'il propose de remédier à cet état de choses en privant les Juifs de certains de leurs droits ou en les écartant de certaines fonctions économiques et sociales ou en les expulsant du territoire ou en les exterminant tous, on dit qu'il a des *opinions* antisémites. Ce mot d'*opinion* fait rêver... C'est celui qu'emploie la maîtresse de maison pour mettre fin à une discussion qui risque de s'envenimer. Il suggère que tous les avis sont équivalents, il rassure et donne aux pensées une physionomie inoffensive en les assimilant à des goûts. Tous les goûts sont dans la nature, toutes les opinions sont permises ; des goûts, des couleurs, des opinions il ne faut pas discuter. Au nom des institutions démocratiques, au nom de la liberté d'opinion, l'antisémitisme réclame le droit de prêcher partout la croisade antijuive. En même temps, habitués que nous sommes depuis la Révolution à envisager chaque objet dans un esprit analytique, c'est-à-dire comme un composé qu'on peut séparer en ses éléments, nous regardons les personnes et les caractères comme des mosaïques dont chaque pierre coexiste avec les autres sans que cette coexistence l'affecte dans sa nature. Ainsi l'opinion antisémite nous apparaît comme une molécule susceptible d'entrer en combinaison sans s'altérer avec d'autres molécules d'ailleurs quelconques. Un homme peut être bon père et bon mari, citoyen zélé, fin lettré, philanthrope *et* d'autre part antisémite. Il peut aimer la pêche à la ligne et les plaisirs de l'amour, être tolérant en matière de religion, plein d'idées généreuses sur la condition des indigènes d'Afrique centrale *et*, d'autre part, détester les Juifs.

Environ 1500 signes

Textes littéraires

Extrait littéraire n.1 (niveau de difficulté : facile)

Kaminski avait réuni ce jour-là une poignée de militants de diverses nationalités. Nous nous connaissions tous : nous faisons tous partie de l'appareil communiste clandestin de Buchenwald. Jürgen Kaminski nous avait réunis pour entendre un survivant d'Auschwitz : un Juif polonais survivant d'Auschwitz, arrivé par l'un des convois d'évacuation de cet hiver-là. Nous nous sommes installés dans le cagibi qui était le domaine personnel de Ludwig G., à l'extrémité du sous-sol réservé aux contagieux. Kaminski nous a expliqué qui était cet homme, d'où il venait. À Auschwitz, nous a dit Kaminski, cet homme avait travaillé dans le *Sonderkommando*. Nous ne savions pas ce qu'était le *Sonderkommando* d'Auschwitz. Moi, du moins, je ne le savais pas. À Buchenwald, il n'y avait pas de *Sonderkommando*, il n'y avait qu'un *Sonderbau*. *Sonder*, on le sait sans doute, est un adjectif allemand qui signifie « particulier », « séparé », « étrange », « spécial »... Des choses de ce genre. Le *Sonderbau* de Buchenwald était un édifice spécial en effet, peut-être même étrange : c'était le bordel. Mais le *Sonderkommando* ou kommando spécial d'Auschwitz, je ne savais pas ce que c'était. Je n'ai néanmoins pas posé de questions. J'ai supposé que la suite me permettrait de comprendre de quoi il s'agissait. À juste titre, d'ailleurs. J'ai tout à fait bien compris de quoi il s'agissait, par la suite. Il s'agissait des chambres à gaz d'Auschwitz, du kommando spécial qui s'occupait d'évacuer les victimes des chambres à gaz et de les transporter vers les fours crématoires annexes où leurs cadavres étaient brûlés.

[...] Kaminski nous avait expliqué que les S.S. avaient fusillé périodiquement, systématiquement, les membres des équipes successives du *Sonderkommando*. Celui-ci faisait partie d'un petit groupe de rescapés qui devaient la vie au désordre des dernières semaines du camp, à l'approche des troupes soviétiques. [...]

Environ 1600 signes

Extrait littéraire n.2 (niveau de difficulté : facile)

Si l'été de 1941 commençait à se dresser comme une muraille autour de R. et de L., il se déroulait sous forme d'écriture et de peinture pour Max V.

Dans ses pires moments de solitude au fond de son sous-sol, les mots s'accumulaient peu à peu autour de lui. Les visions se mirent à pleuvoir et, de temps à autre, elles lui échappaient des mains. Il avait ce qu'il appelait sa petite ration d'outils : un livre peint, une poignée de crayons, des idées plein la tête. Et il les assemblait comme un simple puzzle.

Au départ, il avait eu l'intention d'écrire sa propre histoire.

Il avait décidé de coucher sur le papier ce qui lui était arrivé – les événements qui l'avaient conduit dans un sous-sol de la rue Himmel –, mais le résultat fut tout autre. L'exil de Max donna naissance à quelque chose de complètement différent, des pensées qui lui traversaient l'esprit et qu'il choisit de retenir, car elles sonnaient *juste*. Elles étaient plus réelles que les lettres qu'il écrivait à sa famille et à son ami W. K., en sachant pertinemment qu'il ne pouvait les envoyer. L'une après l'autre, les pages profanées de *Mein Kampf* devenaient une série de croquis, qui résumaient à ses yeux les faits à l'origine de son changement de vie.

Certains prenaient quelques minutes. D'autres des heures. Il résolut de donner à L. le livre une fois achevé, lorsqu'elle aurait l'âge de le lire et, espérait-il, que toute cette absurdité aurait pris fin.

Dès l'instant où il posa son crayon sur la première page peinte, il garda le livre en permanence auprès de lui. Parfois, il dormait avec.

Une après-midi, après ses pompes et ses abdominaux, il s'endormit, assis contre le mur du sous-sol. Quand elle descendit, L. découvrit le livre posé près de lui, en appui sur sa cuisse, et elle ne put résister à la curiosité. Elle se pencha et le ramassa, pensant que M. allait se réveiller. Mais il ne bougea pas. Elle entendait à peine le bruit léger de son souffle, tandis qu'elle ouvrait le livre et regardait quelques pages au hasard...

Environ 1650 signes / 350 mots

Extrait littéraire n.3 (niveau de difficulté : moyen)

Abandonnant la route où il craignait de rencontrer des Allemands, H. traversa un petit bois. Par moments il s'arrêtait et se demandait où il allait. Les colonnes motorisées qui avaient envahi en cinq jours la moitié de la France seraient sans nul doute demain aux frontières d'Italie, de Suisse, d'Espagne. Il ne leur échapperait pas. Il avait oublié qu'il ne portait pas d'uniforme, que rien ne prouvait qu'il venait de se battre. Il était sûr d'être fait prisonnier. Il fuyait avec le même instinct qui l'avait porté aux lieux de combat et qui l'entraînait maintenant loin de cet incendie, de ces ponts détruits, de ces rêves où pour la première fois de sa vie il avait vu, face à face, des morts. Il supputait fiévreusement le chemin que les Allemands pourraient faire jusqu'au matin. Il imaginait ces villes tombées les unes après les autres, ces soldats vaincus, ces armes jetées, ces camions laissés sur la route faute d'essence, ces tanks, ces canons antichars dont il avait admiré les reproductions, et tout ce butin tombé aux mains des ennemis ! Il tremblait, il pleurait en avançant sur les genoux et les mains dans ce champ éclairé par la lune, et cependant il ne croyait pas encore à la défaite. Ainsi un être jeune et en pleine santé repousse l'idée de la mort. Les soldats se retrouveraient un peu plus loin, se regrouperaient, recommenceraient à se battre, et lui avec eux. Et lui... avec eux... « Mais qu'est-ce que j'ai fait ? » pensa-t-il tout à coup. « Je n'ai même pas tiré un coup de fusil ! ». Il eut tellement honte de lui-même que des larmes de nouveau coulèrent, cuisantes et douloureuses.

Environ 1330 signes

Extrait littéraire n.4 (niveau de difficulté : moyen-difficile)

Enfermez des milliers d'individus entre des barbelés, sans distinction d'âge, de condition sociale, d'origine, de langue, de culture et de mœurs, et soumettez-les à un mode de vie uniforme, contrôlable, identique pour tous et inférieur à tous les besoins : vous aurez là ce qu'il peut y avoir de plus rigoureux comme champ d'expérimentation, pour déterminer ce qu'il y a d'inné et ce qu'il y a d'acquis dans le comportement de l'homme confronté à la lutte pour la vie.

Non que nous nous rendions à la conclusion un peu simpliste selon laquelle l'homme serait foncièrement brutal, égoïste et obtus dès lors que son comportement est affranchi des superstructures du monde civilisé, en vertu de quoi le Häftling ne serait que l'homme sans inhibitions. Nous pensons plutôt qu'on ne peut rien conclure à ce sujet, sinon que sous la pression harcelante des besoins et des souffrances physiques, bien des habitudes et bien des instincts sociaux disparaissent.

Un fait, en revanche, nous paraît digne d'attention : il existe chez les hommes deux catégories particulièrement bien distinctes, que j'appellerai métaphoriquement les élus et les damnés. Les autres couples de contraires (comme par exemple les bons et les méchants, les sages et les fous, les courageux et les lâches, les chanceux et les malchanceux) sont beaucoup moins nets, plus artificiels semble-t-il, et surtout ils se prêtent à toute une série de gradations intermédiaires plus complexes et plus nombreuses.

Environ 1230 signes

Extrait littéraire n.5 (niveau de difficulté : difficile)

[situation : le protagoniste, Armand, un rescapé des camps, se trouve à une fête foraine où les gens s'amusent face aux images drôles que leur renvoient des glaces déformantes. Ses impressions et sa réaction quand il pense à sa propre glace défectueuse]

Mais la surprise reste la même pour tout le monde. Armand, au fond, ne s'est jamais demandé comment était son visage, à qui il pouvait ressembler, avec lequel il pouvait ne pas se confondre. Il sait aujourd'hui qu'il a deux coupures sur sa joue gauche, faites avec le rasoir ; il a mis deux petits bouts de papier à cigarette pour arrêter le sang ; il connaît bien son visage grâce à son rasoir mais non pas grâce à sa glace, une petite glace déformante où le visage est plaqué, ça l'amuse et ça l'écoeure quand il se lève ; parfois elle lui fait un front de concombre ou parfois elle lui supprime les yeux, mais quand est-il Armand ?

Il a souvent eu peur de se faire photographier : « Comment me reconnaître ? »

Il a un visage qui ne se rattache à personne en particulier, un visage qui n'a pas été façonné par des mains attendries mais par le vent aigre de la nuit, l'usure de la pluie, et même la brûlure de l'été ; c'est un visage libre, fini au hasard, terminé entre deux terrains vagues ; les coups de poing, les chutes, les pierres lui ont donné peut-être son dessin ; c'est un visage qui ne se voit pas dans un autre, qui ne s'est pas « trempé » dans un autre et qui est toujours surpris quand on le regarde longuement ; il n'a rien à donner ; un visage ne se regarde pas comme une vitrine de bijouterie ; il se méfie.

« À qui je peux ressembler ? »

Bien des fois il s'était approché des femmes pour cela, pour qu'elles devinent ce qu'il pouvait être, et il fermait les yeux quand des mains caressaient ses joues. C'était autant de gagné avec sa figure. « il faut que je les laisse faire, que je ne me raidisse pas...si même je pouvais les aider. »

Environ 1300 signes